

# FloriLettres

Revue littéraire de la Fondation La Poste

## John Steinbeck

Les Lettres  
d'À l'est d'Éden  
Journal d'un roman

Éditions  
Seghers

## Sommaire

<b>Dossier</b>	John Steinbeck. Les Lettres d'À l'est d'Éden
<b>02</b>	Édito
<b>03</b>	Entretien avec Pierre Guglielmina
<b>09</b>	Lettres choisies : Les Lettres d'À l'est d'Éden
<b>12</b>	Portrait : John Steinbeck
<b>14</b>	L'abbé Mugnier, Correspondance (1891-1944)
<b>16</b>	Dernières parutions
<b>18</b>	Agenda

# Édito

## John Steinbeck Les Lettres d'À l'est d'Éden

**Nathalie Jungerman**

Les *Lettres d'À l'est d'Éden* sont en réalité un *Journal* que John Steinbeck tient au cours de l'année 1951, parallèlement à l'écriture de son dixième roman. Chaque jour de travail, il écrit « l'équivalent d'une lettre » à son ami et éditeur, Pascal Covici, que ce dernier ne « lira pas avant un an ». À *l'est d'Éden* paraîtra en 1952 chez Viking Press et sera adapté au cinéma par le réalisateur Elia Kazan. Le film sortira en 1955, avec James Dean, notamment, dans son premier rôle sur grand écran. Aujourd'hui traduit pour la première fois en français par Pierre Guglielmina et édité chez Seghers, ce *Journal d'un roman* – publié aux États-Unis en 1969 (*Journal of a Novel, The East of Eden Letters*), un an après la disparition de Steinbeck –, contient une postface du traducteur, une note de l'éditeur américain et la version originale de la dédicace d'*À l'est d'Éden* dans laquelle Steinbeck imagine, au moment de la sortie du livre, une conversation facétieuse entre l'éditeur, l'écrivain et le lecteur. On découvre dans cet ouvrage ses réflexions, ses idées quant à la forme que prendra le roman, ses tensions et intentions, ses doutes et sa détermination, les enjeux et le rythme de l'écriture, l'histoire et le motif du roman. « *Le livre est vraiment en train de trouver sa propre cadence et de s'y tenir. C'est bien parce que, une fois qu'on a sa forme dans sa chair, on n'a plus qu'à travailler son histoire et le reste se met en place* », écrit Steinbeck le 23 février. Des considérations liées à la vie quotidienne, la scolarité de ses deux garçons, les objets qu'il fabrique, des étagères ou le fameux coffret en bois sculpté pour son éditeur, s'immiscent dans ce document de travail qui redonne vie au roman. Pierre Guglielmina, qui a également traduit de John Steinbeck, *Dépêches du Vietnam* (Belles Lettres, 2013) et *Jours de travail, Les journaux des Raisins de la colère* (Seghers, 2019), constate que ces textes, au nombre de quatre avec le *Journal russe* (Gallimard, 2022, traduit par Philippe Jaworski), « forment un ensemble bien plus cohérent qu'il n'y paraît et constituent un relevé sismographique en quelque sorte de la pensée politique de Steinbeck. Non pas dans sa formulation idéologique, mais dans son élaboration profonde, liée à son activité d'écrivain. » Nous avons interviewé Pierre Guglielmina, traducteur des grands auteurs de la littérature anglo-saxonne.



Image du film *À l'est d'Éden* d'Élia Kazan, avec Jullie Harris et James Dean, 1955

# Entretien

## avec Pierre Guglielmina

Propos recueillis par Nathalie Jungerman

**Vous avez traduit et postfacé *Les Lettres d'À l'est d'Eden - Journal d'un roman* que John Steinbeck a écrit au moment de la rédaction du roman et qu'il destinait à son éditeur. Dans une lettre datée du 8 mai, Steinbeck dit de ces notes : « Elles me servent comme une sorte de terrain d'argumentation pour mon histoire » ou encore « Elles débarrassent l'écriture de tous les nœuds ou presque, avant que je me lance dans le livre. » La forme épistolaire lui permet de se mettre au travail, elle est une aide précieuse pour le processus d'écriture romanesque... En 2019, vous aviez traduit et préfacé un document semblable : *Jours de travail - Les journaux des Raisins de la colère* (Seghers). Quelles sont les similitudes ou les différences de ces deux documents qui éclairent l'écriture ?**

**Pierre Guglielmina :** Il s'agit en réalité d'un détournement de la forme épistolaire. Pascal Covici, son éditeur, à qui Steinbeck s'adresse, est un correspondant fictif, un double hypothétique, puisque aucune de ces lettres ne lui sera transmise pendant la période de composition du roman. *Jours de travail* était un journal en bonne et due forme, à usage privé, tenu pendant l'écriture des *Raisins de la colère*. Entre les deux, on trouve le *Journal russe* écrit en 1947 et publié en 1948, compte-rendu de son voyage de quarante jours (!) en Union soviétique, en compagnie de son ami, le photographe Robert Capa. Et enfin, *last but not least*, il y a les *Dépêches du Vietnam* (que j'ai traduites et préfacées aux Belles Lettres en 2013), écrites pendant son séjour en 1966, et là encore fictivement adressées à Alicia Patterson, fondatrice du quotidien *Newsday*, décédée quatre ans plus tôt, en juillet 1963.

Ces quatre textes, datés respectivement de 1938-1941, 1947, 1951 et 1966, forment à mon avis un ensemble bien plus cohérent qu'il n'y paraît et constituent un relevé sismographique en quelque sorte de la pensée politique de Steinbeck. Non pas dans sa formulation idéologique, mais dans son élaboration profonde, liée à son activité d'écrivain et non à son activité « militante », elle, abondamment commentée, pour ne pas dire ressassée. C'est, je crois pouvoir le dire, un aspect encore inconnu de l'œuvre de Steinbeck, à la fois pour des raisons historiques — ces textes (à l'exception du *Journal russe*) ont été publiés de façon posthume — et pour des raisons moins avouables de paresse intellectuelle ou de conviction partisane — Steinbeck est un écrivain bien plus subtil qu'on ne l'a laissé entendre. À cet égard, l'édition récente de ses romans dans La Pléiade a donné lieu à une répétition « théâtrale » de clichés et de propos datés, mis au service d'une réflexion assez pauvre.

Ce qui me paraît très intéressant dans cette configuration, c'est l'axe dans lequel est placée l'écriture quotidienne du journal : vers une hypothèque sur l'avenir (la lecture éventuelle de Pascal Covici), vers une destinataire située dans le passé (l'égide d'Athéna-Alicia Patterson), vers un présent immédiat (*Journal russe*), vers un présent à jamais différé (*Jours de travail* n'était pas censé être publié). Ces quatre dimensions du temps, qui sont comme des qualités de la substance, ne doivent pas être confondues. Chacune a son propre rythme et sa propre fonction, même si toutes répondent à une exigence pratique fondamentalement



© DR

**Pierre Guglielmina** est un traducteur des grands noms de la littérature anglo-saxonne (Bret Easton Ellis, Ernest Hemingway, Jack Kerouac, Francis Scott Fitzgerald, Norman Mailer, Richard Ford, Gordon Lish...). Il a été éditeur de littérature étrangère chez Calmann-Lévy. Il a traduit et commenté trois des quatre journaux de John Steinbeck : *Dépêches du Vietnam* aux Belles Lettres (2013), *Jours de travail, les journaux des Raisins de la colère* (2019) et *Les Lettres d'À l'est d'Eden, journal d'un roman* (2023) aux éditions Seghers.



**John Steinbeck**  
**Les Lettres d'À l'Est d'Eden**  
**Journal d'un roman**  
Traduit de l'anglais (États-Unis) et postfacé par **Pierre Guglielmina**  
Éditions Seghers, avril 2023, 320 pages.  
Avec le soutien de



identique, vous avez raison de le souligner : débarrasser l'écriture de ses nœuds. En 1953, Jack Kerouac écrivait : « *Dénouer la langue du monde, voilà ce que je fais.* » Vous avez aussi la formule d'une grande netteté de Georges Bataille : « *Je ne peux pas considérer comme libre un être n'ayant pas le désir de trancher en lui les liens du langage.* » Débarrasser l'écriture de tous les nœuds, dénouer la langue du monde, trancher le nœud gordien du langage, trois propositions convergentes (dans l'ordre de leur apparition chronologique au cours des années 1950), qui répondent à une oppression identique, liée à la désuétude de la forme romanesque, et à un temps pressant.

Disons pour anticiper que c'est vraiment le temps qui opère ce dénouement. Mais de quel temps est-il question ? Je reviendrai plus loin sur ces « axes » du temps et sur le rôle qu'ils jouent dans les différents journaux de Steinbeck. Le titre de *Lettres d'À l'est d'Éden* laisse peut-être entendre qu'il pourrait s'agir d'une correspondance, mais ce n'est pas du tout le cas. Ou alors c'est une correspondance avec soi-même.

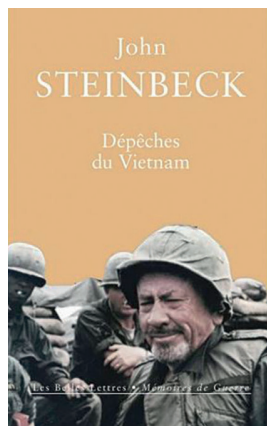
**Est-ce que traduire ces écrits présente des difficultés particulières ? Est-ce différent de la traduction d'un roman ?**

**P.G.** La réponse à cette question est un peu compliquée. Je vais partir du cas qui nous occupe, les *Lettres d'À l'est d'Éden*, *Journal d'un roman*. La forme physique que prend ce journal est très intéressante : Steinbeck consacre au journal la page de gauche d'un grand cahier, la page de droite étant réservée à l'écriture du roman. Je dis, dans ma postface, que Steinbeck se considère comme un schizophrène heureux et combatif. Face à ce document hypothétique qui contiendrait

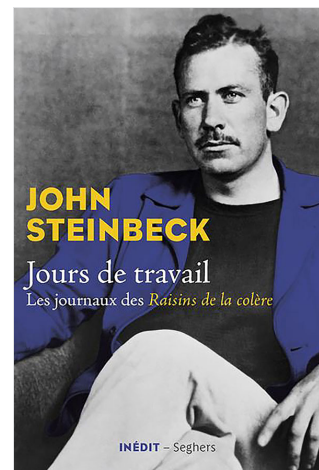
alternativement le journal et le roman, le lecteur n'aurait pas d'autre choix que d'être lui-même schizophrène, heureux et combatif. L'écriture de ce cahier est une intégration de la lecture dans l'écriture. Le schéma classique, rebattu, est le suivant : lecteur heureux et passif, écrivain malheureux et combatif. C'est la séparation achevée dont on trouve des illustrations à n'en plus finir. Ou, si vous voulez, l'erreur de la légende douloureuse, quand l'humanité croyait pouvoir consoler le poète. La « schizophrénie heureuse » renverse ce schéma en intégrant la lecture à l'écriture et en permettant du même coup de se débarrasser de la passivité et du malheur. Pourquoi ? Parce que, écrit Steinbeck, « *À l'est d'Éden* n'est pas une romance, mais une guerre qu'il va falloir mener. » Comment ? En donnant la parole au lecteur qu'est Steinbeck et en mettant tout lecteur en position de pouvoir comprendre les enjeux pratiques, réels, de l'écriture du roman. Au lieu de se complaire à la lecture d'une romance, le voilà sommé d'envisager la guerre en cours. C'est fait de façon assez désinvolte, avec une apparente confusion et dépréciation de soi, doublées en sous-main d'une détermination de fer. C'est bien sûr, pour Steinbeck, une façon de se mettre en forme, tous les matins, pour mener à bien cette

guerre contre l'hypnose (la sienne pour commencer), qui est toujours le seul roman qui vaut la félicité d'être écrit. Mais c'est aussi une invitation POUR TOUS ET POUR PERSONNE à lire les *Lettres d'À l'est d'Éden* en ayant en tête, en imaginant, cet autre côté du cahier, comme si le roman était encore à faire et non le monument qu'on a désormais sous les yeux.

La difficulté de ces journaux — mais je dirais plutôt que c'est un défi très stimulant — tient au caractère hétérogène du texte qui oscille sans cesse du dehors au dedans, de l'intense au trivial, de l'émotif au cérébral, de l'intime au politique, de l'observation à la spéculation, de la concentration à la distraction, du doute à la confiance. Avec, au passage de l'un à l'autre, des changements intempestifs de rythme, de vocabulaire, de conjugaison, qu'il est nécessaire de suivre au plus près pour obtenir en français l'effet recherché par Steinbeck : se défaire, comme il le dit lui-même, de toute obséquiosité envers le roman. L'anglais plus rapide est aussi plus naturellement irrévérencieux. Donc en gardant toujours à l'esprit qu'on a affaire à une guerre, non à une romance. C'est la tonalité commune aux quatre journaux.



**John Steinbeck**  
**Dépêches du Vietnam**  
**Traduction et préface de**  
**Pierre Guglielmina**  
Éditions Les Belles Lettres, 2013, 272 pages.



**John Steinbeck**  
**Jours de travail**  
**Les journaux des Raisins de la colère**  
**Trad. et préface de Pierre Guglielmina**  
Éditions Seghers, 2019, 214 pages.



Dans ce journal de bord tenu au cours de l'année 1951, l'écrivain confie notamment sa crainte de mettre un terme à l'écriture du roman, livre ses réflexions sur la réception du livre et écrit : « *Comme tu le sais, le roman est tombé face à l'attaque féroce de la non-fiction...* »

**P.G.** Le déclin du roman face à la poussée hégémonique de la non-fiction est, semble-t-il, la cause invoquée par Steinbeck, mais la phrase que vous citez se prolonge par la suivante : « *C'est dû largement au fait que le roman n'a pas changé depuis très longtemps.* » L'attaque féroce de la non-fiction n'a produit de tels effets qu'en raison de la paresse des romanciers et, plus précisément, de l'obséquiosité envers le roman que j'évoquais à l'instant. Cependant, bien plus tôt dans le journal, Steinbeck a parlé d'une légère dissimulation mise en place non pas comme une ruse, mais simplement pour « *qu'un homme puisse tirer de ce livre autant qu'il y apporte* » (lettre du 22 février 1951). Et quelques lignes plus bas, il ajoute : « *Je crois qu'il serait plus approprié de l'appeler non pas un roman, mais une histoire. Et alors même qu'il a une forme très resserrée, j'ai l'intention de lui conférer l'absence de forme propre au récit historique. L'histoire n'est pas l'absence de forme, mais il faudra une [vision] longue et une tournure philosophique de l'esprit pour en voir le motif.* » Nous voilà transportés en quelques lignes vers une certaine réactivation du roman philosophique du XVIII<sup>e</sup> siècle, où le lecteur tire du livre autant qu'il y apporte. Ce rapport de la lecture et de l'écriture est le cœur du *Journal d'un roman*. Idéalement, Steinbeck veut un lecteur actif, à la tournure d'esprit philosophique. Mais si le lecteur est *illettré*, dit-il, il « *peut prendre plaisir à lire l'histoire de façon superficielle et saisir aussi autre chose de façon inconsciente.* » On est à mille lieues d'une littérature édifiante, didactique, dont Steinbeck entend bien se détacher définitivement.

Le récit historique, dans son absence de forme, va pouvoir

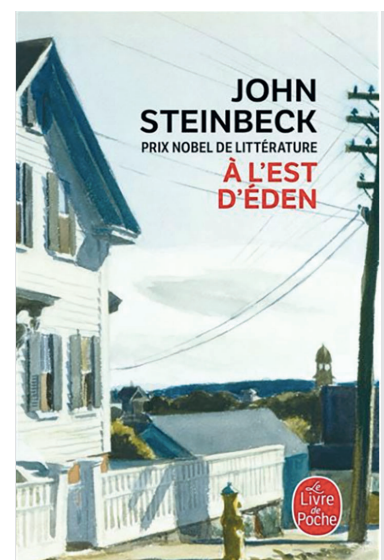
vagabonder librement et seules la vision longue et la tournure d'esprit philosophique permettront de discerner le motif du livre. Histoire et motif sont distincts. J'aurais tendance à penser que le véritable motif du livre n'a pas tant à voir avec l'histoire de la Vallée de Salinas au début du XX<sup>e</sup> siècle qu'avec la période contemporaine de la rédaction du roman, celle du début de la Guerre froide (notion qui a toujours inspiré une suspicion profonde à Steinbeck). Toujours au début du journal, il donne un aperçu de ce motif inapparent d'À l'est d'Éden : « *Ce matin, le plan Schuman a entamé son parcours pour être signé. C'est, je crois, le premier signe de l'organisation de l'avenir — l'inauguration du gouvernement supra-étatique. [...]. À présent, note ma prophétie — le prétendu système communiste s'effondrera et se détruira dans d'horribles guerres civiles parce que ce n'est pas un système qui peut fonctionner durablement. Il explosera du fait de ses propres défauts. D'un autre côté, le plan Schuman est un système qui peut fonctionner de manière durable. Les hommes d'affaires si inquiets à propos du statu quo n'ont pas grand-chose à craindre du communisme. Le plan Schuman est le truc qui va changer le monde. Je ne crois pas que l'Amérique puisse entrer en compétition avec cette nouvelle forme de cartel sponsorisé et contrôlé. Nous serons forcés de le combattre ou de le rejoindre, et si nous le rejoignons, le gouvernement mondial sera établi. Si nous le combattons, nous perdrons.* » C'est, à mon sens, cette « prophétie » qui éclaire le recours au thème biblique de Caïn et Abel. Prophétie de l'effondrement du système communiste dans des guerres civiles et de la reddition de l'empire américain au gouvernement mondial, qui pourrait d'ailleurs trouver ces jours-ci une illustration inattendue et décalée dans le temps. Mais le temps prophétique n'est pas le temps chronologique. Bibliquement, nous sommes aujourd'hui plus que jamais à

### John Steinbeck

#### À l'est d'Éden

Traduit par Jean-Claude Bonnardot  
(États-Unis 1952 ; Version française 1954)

Le livre de Poche, 1963 - 1974 - 2022



l'est... d'Éden. Steinbeck a employé le terme d'obséquiosité, mais on pourrait sans hésiter lui substituer aujourd'hui celui, synonyme, de servilité parce que la question se pose désormais en des termes aggravés : le roman, dans son déferlement programmé, ne survit-il pas la plupart du temps comme confession d'une servitude volontaire ?

**Pensez-vous que la rédaction de ces *Lettres* a accru l'aspect recherche de son travail, l'a conduit à se poser davantage de questions ?**

**P.G.** Steinbeck dit d'À l'est d'Éden que c'est le roman auquel il a réfléchi le plus longtemps. *Lettres d'À l'est d'Éden, Journal d'un roman* ne constitue pas tant, je crois, un laboratoire de recherche qu'une sentinelle perdue, en faction dans une position dangereuse, exposée. À l'époque de l'écriture des *Raisins de la colère*, il écrit à son ami Carlton Sheffield, le 13 novembre 1939 : « Je dois prendre un nouveau départ. J'ai travaillé sur le roman... aussi loin que je pouvais l'emporter. [...] Et je ne connais pas la forme du nouveau, mais je sais qu'il y a une chose nouvelle qui sera adéquate et façonnée par la nouvelle pensée. » Il est toujours dans le même état d'esprit en 1951 et la tension croissante qu'on enregistre au cours du *Journal d'un roman* est le reflet du danger auquel il s'expose. Écoutez ce qu'il dit au tout début du journal, le 29 janvier 1951 : « Dans une solitude absolue, un écrivain tente d'expliquer l'inexplicable. Et s'il est assez chanceux et si le moment est propice, une toute petite quantité de ce qu'il essaye de faire exister advient – presque rien. S'il est un écrivain assez sage pour savoir que ce n'est pas possible, alors il n'est pas écrivain du tout. Un bon écrivain travaille toujours à faire advenir l'impossible. Il y a un autre genre d'écrivain qui limite son horizon et concentre son esprit comme on abaisse le canon de son fusil. Et en renonçant à l'impossible, il renonce à écrire. Que ce soit heureux ou malheureux, ce n'est pas ce qui m'est arrivé. Le même

effort aveugle, la même tension, le même essoufflement continue de m'animer. [...] C'est un désir qui a du mal à s'éteindre. »

Les *Lettres d'À l'est d'Éden* sont le journal de ce désir qui a du mal à s'éteindre. En passant, la « braise qui rougit sous la cendre » est une métaphore de l'écriture chez Francis Scott Fitzgerald.

**Ces *Lettres* – qui explorent les structures romanesques – ne sont-elles pas à l'image de ses outils de menuisier et des objets qu'il se plaît à réparer, à construire ou à confectionner ? Il écrit aussi qu'il veut que son livre « réunisse toutes les formes, toutes les méthodes, toutes les approches... »**

**P.G.** La caisse en bois sculpté que fabrique Steinbeck pour se distraire ou se détendre, pendant l'écriture du journal et du roman, afin d'y placer les cahiers d'À l'est d'Éden et de l'offrir à Pat Covici, est moins un mausolée qu'un cénotaphe, un tombeau vide élevé à la mémoire d'un mort. Et le mort, c'est le roman terminé. « Moi, je me fiche éperdument d'un livre une fois qu'il est terminé. L'argent et la célébrité qui en découlent n'ont aucun lien avec le sentiment qu'il m'inspire. Le livre meurt de sa vraie mort quand j'en écris le dernier mot. J'en éprouve une légère tristesse et j'enchaîne sur un nouveau livre qui, lui, est vivant. Sur l'étagère, l'alignement de mes romans me fait songer à des cadavres bien embaumés. Ils ne sont ni vivants ni miens. Je n'ai aucun chagrin pour eux parce que je les ai oubliés, oubliés au sens le plus véridique », écrit-il le 22 mai 1951. Cette mise en boîte, sur laquelle il sculpte des caractères en hébreu, est une mise en scène qui vise, à la fois, à épaissir le mystère et à donner certaines clés pour la compréhension de son propos. D'une certaine façon, le journal redonne vie au livre. Il ne s'achève pas vraiment, la dernière lettre annonce qu'il devrait être assez près de la fin et que ce sera une rude journée. Tout est laissé en suspens et je ne crois pas que ce soit un hasard. Voyez comment prend fin *Jours de travail, les journaux des Raisins de la colère* :

« Le soleil a disparu de nouveau. N'ai pas eu de nouvelles de Carol. J'espère qu'elle ne se sent pas aussi seule qu'elle l'était. Elle était au plus bas. Je crois que je vais laisser ce livre maintenant. » Et le *Journal russe* : « Nous savons que ce journal ne plaira ni à la gauche ecclésiastique ni à la droite populaire. Celle-là dira qu'il est antirusse, celle-ci qu'il est prorusse. Il est superficiel, c'est certain, comment pourrait-il en être autrement ? » Et enfin les dernières lignes de la dernière des *Dépêches du Vietnam* : « L'imagination va être attirée vers l'Ouest comme toujours et le nouvel Ouest, c'est l'Asie. [...] L'Est est devenu l'Ouest. [...] L'Orient est devenu l'Occident. » Chaque fois, c'est une temporalité distincte qui dicte la fin du journal.

Je reviens un instant sur ces « axes du temps » dont je parlais plus tôt et qui me paraissent très visibles et lisibles dans les journaux de Steinbeck. Que veut-il dire quand il proclame qu'il a oublié ses livres, qu'il les a « oubliés au sens le plus véridique » ? Rien de ce que le sens commun pourrait nous apprendre. Mais plutôt le fait que ses livres ont traversé une forme d'oubli très spécifique. Au lieu de s'en tenir aux illusions d'un passé harmonieux reconstruit, aux faux-semblants de la mémoire volontaire et même aux avancées de la mémoire involontaire. Quatre axes ou dimensions du temps (hypothéqué sur l'avenir, orienté vers le passé, immédiat, différé à jamais) qui façonnent précisément cet oubli, dans l'assemblage distinct, le dosage différent, qui caractérise chacun des journaux. L'oubli véridique, c'est cet oubli qui a traversé la mort elle-même et que symbolise le tombeau vide. Représenté avec une grande ironie par cette boîte en bois, sculptée de quatre caractères en hébreu, enfermant le roman « mort de sa vraie mort. » Cette « vraie » mort qui provoque « l'oubli véridique » donne accès, une fois la mort traversée, au nouveau livre qui intégrera à son tour « toutes les formes, toutes les méthodes, toutes les approches. » Passées, présentes et à venir. L'art du roman

dans le temps de la prophétie et de la résurrection.

**Steinbeck évoque également sa famille, le quotidien, l'actualité politique, et son intérêt presque obsessionnel pour la qualité de ses crayons...**

**P.G.** Sur les allusions à sa famille, à la vie quotidienne et à l'actualité politique, il faut remarquer qu'elles semblent dictées essentiellement par le thème de Caïn et Abel : le livre dédié aux deux fils, les problèmes récurrents de l'un, le bonheur sans nuage de l'autre, la simplicité du mode de vie quasi biblique, les mondanités à contrecœur, les questions politiques sur lesquelles Steinbeck prononce des sentences prophétiques. Quant à l'intérêt obsessionnel, liturgique, pour les crayons et leur taille, je ne peux que renvoyer à l'étude magistrale de Pierre Assouline dans un numéro récent de *L'Express*.

**Pouvez-vous nous dire quelques mots sur les Hamilton (la famille maternelle de Steinbeck) et les Trask (famille voisine) dans *À l'est d'Éden*, et en quoi cette histoire dépasse le cadre de la vallée de Salinas ?**

**P.G.** « *J'utilise la Vallée de Salinas comme microcosme de la nation entière*, » déclare Steinbeck. Je dirais que son propos dépasse de loin la nation entière et concerne la civilisation née de la Bible. Je ne connais pas bien l'histoire de la famille maternelle de Steinbeck, mais la famille Trask, nom inventé par lui, m'a intrigué. D'autant plus que le premier nom inventé pour cette famille était Canabale, lequel sonne, quand on le prononce en anglais, comme CaïnAbel et aussi *cannibal*. Il y renonce parce qu'il ne veut pas que le double ou triple sens soit trop apparent et pour que son « *lecteur ne voie pas ce qui lui arrive jusqu'à ce qu'il se retrouve piégé*. » Le nom de Trask est lui-même énigmatique puisqu'il condense *Trace* (la trace) et *Task* (la tâche), dont on pourrait dire qu'elles sont la traduction et la transmission du signe de Caïn : à la fois la trace imprimée dans la chair et la tâche imposée à lui et à sa descendance. Steinbeck

plonge des racines profondes dans la civilisation biblique et même prébiblique. Du cannibalisme à la mort de Dieu, en passant par le banquet de l'eucharistie.

**Le lecteur de ce « journal-correspondance » découvre comment naît l'ajustement du titre et comment s'impose le choix final qui s'inspire d'un passage de la Genèse.**

**P.G.** « *Caïn se retira de la présence de Yahvé au pays de Nod, à l'est d'Éden*. » Comment l'homme se retire-t-il d'un retrait, d'une présence à éclipses de Yahvé ? Les titres précédents étaient *La Vallée de Salinas*, *Ma Vallée*, puis *Le Signe de Caïn*. À l'est d'Éden, cette vallée qui s'étend désormais à la Terre entière, est l'orientation des trois premiers titres. *Ma Vallée de Salinas sous le Signe de Caïn*. Si l'on pense à l'évocation du gouvernement mondial au tout début du *Journal d'un roman*, si l'on pense à ce qu'il dit à la fin des *Dépêches du Vietnam* sur l'Orient devenu Occident et donc l'Occident devenu Orient, la « prophétie » de Steinbeck prend une consistance étonnante et sa pensée acquiert une cohérence décisive. Ce motif inapparent d'À l'est d'Éden, qui ne s'éclaire qu'à la lecture de ces *Lettres d'À l'est d'Éden*, opère une résurrection du roman, raison pour laquelle je parlais d'une « hypothèque sur l'avenir » pour définir la temporalité spécifique du journal. Tout cela est d'une très grande subtilité et dénote une connaissance profonde de l'Ancien Testament et des Évangiles.

**Quelques mots sur les différentes acceptions du terme hébreu mal translittéré « Timshel » [qui vient du verbe *Limshol* à l'infinitif, régner] sur lequel se termine le roman et le dernier soupir d'Adam Trask, et pour lequel Steinbeck s'interroge dans ses lettres ?**

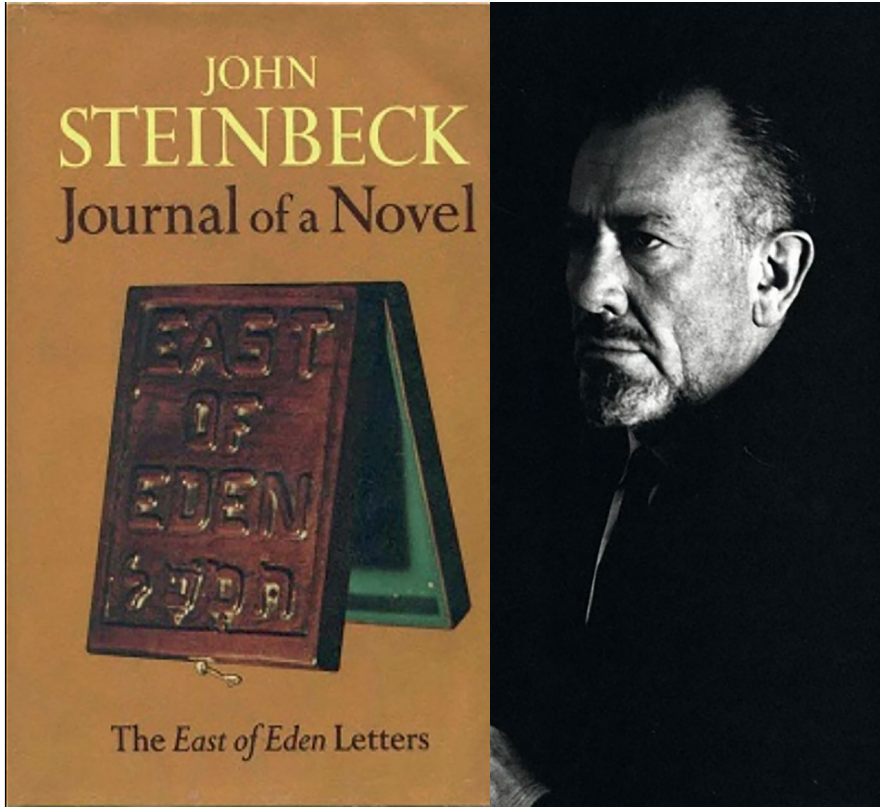
**P.G.** Du mot « Timshel », Steinbeck dit qu'il est « *l'offrande du libre-arbitre, la responsabilité individuelle et l'invention de la conscience*. » Et qu'il « *a été traduit de façon variable par "Tu règneras", "Tu dois régner"*

et *"Il se peut que tu règnes"*. » La question est donc celle du royaume et de la souveraineté sur soi-même, et des modalités temporelles et extratemporelles que cette dernière peut adopter. S'agissant des modalités temporelles, Steinbeck écrit : « *Il faudra que j'aie le verbe entier avant de pouvoir finir, depuis l'infinitif jusqu'au passé, subjonctif, passé composé et futur*. » Je vais supposer que l'infinitif, ici, n'est pas le mode temporel, mais le mode impersonnel — comme condition d'accès à la pointe de l'individuel. Et que les quatre temps qui suivent sont les « axes du temps » de ses journaux : le passé est le temps orienté vers le passé, le subjonctif est le temps hypothéqué sur l'avenir, le passé composé est le présent immédiat, le futur, le présent à jamais différé. En me souvenant de ce que dit Proust du style de Flaubert : « *J'ai été stupéfait, je l'avoue, de voir traiter de peu doué pour écrire un homme qui, par l'usage nouveau et personnel qu'il fait du passé défini, du passé indéfini, du participe présent, de certains pronoms et de certaines prépositions, a renouvelé presque autant notre vision des choses que Kant, avec ses Catégories, les théories de la Connaissance et de la Réalité du monde extérieur*. » Et de ce qu'annonce Nietzsche dans *Le Crépuscule des Idoles* : « *Je crains bien que nous ne nous débarrassions jamais de Dieu, puisque nous croyons encore à la grammaire...* » En bousculant la grammaire et les conjugaisons, Steinbeck entend moins se débarrasser du Dieu de la métaphysique que ranimer, dans un temps extatique, illuminé, la souveraineté sur un royaume d'un autre ordre, plus intime, plus secret, plus noble.

**Pour finir, j'aimerais que vous commentiez cette phrase du 19 juin 1951 : « Je me divise en trois personnes. » Dans la postface, vous parlez notamment du « mouvement trinitaire du journal. »**

**P.G.** Au milieu de l'année 1951, au milieu de son journal, après une nuit sans sommeil, « *une de ces*





**John Steinbeck**  
**Journal of A Novel**  
**The East of Eden Letters**  
 The Viking Press, New York, 1969  
 Sur la couverture : boîte sculptée à l'attention  
 de Pascal Covivi

**Gisèle Freund**  
**John Steinbeck, Paris, 1961**  
 Épreuve gélatino-argentique  
 Cabinet de la photographie.  
 © Centre Pompidou

*nuits de découverte* », Steinbeck écrit donc quelques lignes qui sont donc le cœur du cœur du livre : « *Conjecture. Je vais tout te raconter en détail, si ça t'intéresse. Je me divise en trois personnes. Je sais à quoi elles ressemblent. L'une spéculer, l'autre critiquer et la troisième essaie d'établir les corrélations. D'ordinaire, ça tourne au pugilat, mais il en sort tout le travail de la semaine. Et cela se poursuit dans mon esprit sous la forme d'un dialogue. C'est une expérience étonnante. Dans certaines circonstances, ce pourrait être un de ces symptômes schizophréniques, mais en tant que technique d'écriture, je trouve que ce n'est pas mal du tout.* » Avec ces trois personnes de la Trinité qui n'en font qu'une, Steinbeck sait à quoi s'en tenir. Le Père spéculer dans le temps long du roman, le Fils critique dans celui, bref et quotidien, du journal, le Saint-Esprit établit les corrélations dans le temps suspendu de la lettre en vol, dans ce temps différé de l'accomplissement de l'écriture du journal et du roman. L'écrivain

se faisant schizophrène, heureux et combatif est une imitation du Christ. Pour rire.

À la fin du *Journal d'un roman*, on trouve la dédicace d'*À l'est d'Éden*, adressée à Pascal Covivi. On croirait lire « Jésus devant Pilate » dans un évangile apocryphe. Lisez-la. Celui que les « Pilates » du pilon, en somme, prennent pour le roi des Juifs ne cesse de répéter que son royaume n'est pas de ce monde.

#### John Steinbeck - Journaux

1. [John Steinbeck, Journal d'un roman. Seghers, 2023](#)
2. [John Steinbeck, Jours de travail. Seghers, 2019](#)
3. [John Steinbeck, Dépêches du Vietnam. Les Belles Lettres, 2013](#)
4. [John Steinbeck - Journal russe. Gallimard, 2022](#)

[John Steinbeck en Pléiade. Gallimard](#)



# Lettres choisies

## « Lettres d'À l'est d'Éden »

John Steinbeck © Éditions Seghers

À l'attention de  
Pascal Covici (Pat)  
1951

12 février (suite)

(...)

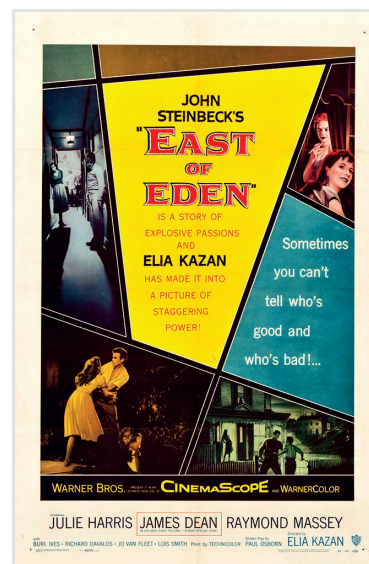
Je me rappelle l'histoire de mon père à propos du type qui n'osait pas prendre ses aises par crainte de s'endormir. Cela pourrait très bien être mon cas. Je suis maintenant dans un confort physique parfait. Je crois que ma maison est en ordre. Elaine, ma bien-aimée, prend soin de tous les détails extérieurs pour m'assurer le temps, chaque jour, d'écrire paisiblement. Je ne peux penser à rien d'autre qui soit nécessaire à un écrivain, si ce n'est une histoire, la volonté et la capacité de la raconter.

En réfléchissant à ce livre et en m'y projetant, j'ai imaginé toutes sortes de ruses géniales et intéressantes. J'avais créé de nouveaux langages, de nouveaux symboles, un type d'écriture nouveau ; et maintenant que le livre est prêt à démarrer, j'ai tout jeté à la poubelle et je pars de zéro.

Je veux que ce livre soit si simple dans sa difficulté qu'un enfant puisse le comprendre. Je veux le relire avant qu'il ne soit tapé et retirer les quelques adjectifs que j'aurais laissés s'y glisser. Quel pourra bien être le style ? Je n'en sais rien. Les livres trouvent leur propre cadence. C'est ce que j'ai découvert. Dès que l'histoire va commencer, son style va se mettre en place. Mais je ne pense toujours pas que la totalité de l'expérimentation, qui est toujours latente, ait été inutile. Le crayon qui remue – les singes à machine à écrire qui s'attaquent au dictionnaire –, c'est très bien tout ça, mais on ne peut pas compter dessus.

J'en viens à présent à l'exactitude. D'ici peu, il va me falloir écrire le chapitre I. Et sa conception doit être arrêtée à l'avance. Qu'est-ce que je veux bien raconter dans mon chapitre initial ? Tout d'abord, je veux présenter les garçons – ce qu'ils sont et à quoi ils ressemblent. Puis, j'aimerais indiquer la raison d'écrire ce livre pour eux. J'aimerais ensuite leur raconter en termes généraux

ce qu'est leur sang. Et je ne veux pas décrire en détail la vallée de Salinas, mais des détails choisis afin d'en donner la sensation réelle. Ce devrait être des vues et des sons, des odeurs et des couleurs, décrits avec simplicité, comme si les garçons étaient capables de les lire. C'est l'arrière-plan physique du livre. Viennent ensuite notre grand-père et ses fils et ses filles et sa femme et la terre qu'ils ont occupée près de King City et comment ils y ont vécu, et une tentative pour rendre la qualité de l'arrière-plan. Et enfin, je veux mentionner les voisins. Je n'ai pas encore le nom. Je crois que ce pourrait être Canable. Non, c'est chargé d'un double ou triple sens dont je ne veux pas. Le nom est tellement important que je veux vraiment y réfléchir. Je me souviens d'un ami de mon père – un capitaine de baleinier du nom de Trask. J'ai toujours aimé le nom. Il me faisait l'effet d'être romanesque. Peu importe, la dernière partie du premier chapitre fera référence aux Trask et à l'endroit où ils vivaient. Le deuxième commencera avec l'histoire des Trask. Au début, il doit être question, dans une certaine mesure, des techniques de survie. Puis, à mesure que le livre progressera, j'ai l'intention, tous les deux chapitres, de poursuivre la lettre aux garçons avec toute la pensée et tous les détails nécessaires à la compréhension de l'histoire principale des Trask sur trois générations. L'avantage de procéder de cette façon tient au fait que l'histoire sera de plus en plus rapide, succincte, resserrée. Des lecteurs comme eux, qui n'aiment que l'intrigue et les dialogues, peuvent sauter les chapitres alternatifs et, pendant ce temps, je peux prendre mon temps pour la pensée, le commentaire, l'observation, la critique. Et s'il apparaît que c'est une bonne chose de s'en débarrasser, je peux le faire aussi. Ou je pourrais l'inclure dans un second livre. En fait, ce sera une sorte de biographie parallèle. Et il se peut fort bien qu'une grande partie du texte soit jetée à la poubelle. Mais nous verrons à mesure que nous avancerons. Je ne veux pas trop traîner aujourd'hui et, en même temps, je ne veux pas commencer le travail tout de suite. Je veux en finir avec la corvée d'avoir à penser le premier chapitre. C'est ça. La vallée



**East of Eden**  
Réalisation du film : Elia Kazan  
d'après le roman de John Steinbeck  
Dates de sortie : avril 1955 aux États-Unis,  
octobre 1955 en France.

au sens physique – puis centrer sur la petite contrée. Mais essayer de connecter le lecteur au livre de telle manière que, tout en parlant aux garçons, je puisse le raccorder à l'histoire comme si c'était la sienne. Si j'y parviens, ce sera très utile. Tout le monde veut avoir une famille. Peut-être que je pourrai créer une famille universelle qui vivra à côté d'un voisin universel. Ce ne devrait pas être impossible.

(...)

J'ai maintenant à choisir entre les crayons volés à Fox Films, qui se trouvent devant la calculatrice noire, et le crayon Mongol 23/8 F, qui est très noir et dresse très bien sa pointe – bien meilleur en fait que les crayons Fox. Je vais en acheter six ou quatre douzaines de plus pour mon pot à crayons. Et c'est tout ce que je ferai pour cette... pour ma première journée de travail.

### 23 février [vendredi]

Ça commence comme une journée triste. Impossible de dire comment elle s'achèvera. Une tristesse que je n'arrive pas à décrire bien que je sache d'où elle vient. Nous sommes vendredi. Tu sais que j'avais prévu de me tenir loin du manuscrit le samedi et le dimanche. Mais je ne sais pas. Peut-être qu'il serait bon de faire une partie de la journée de travail le samedi. Nous verrons. Peut-être que deux jours éloigné du manuscrit ralentiront le rythme de travail. C'est certainement une chose à laquelle il me faut réfléchir. Et le livre est vraiment en train de trouver sa propre cadence et de s'y tenir. C'est bien parce que, une fois qu'on a sa forme dans sa chair, on n'a plus qu'à travailler son histoire et le reste se met en place. Tu ne crois pas ?

Aujourd'hui, je vais aller me faire couper les cheveux. Je peux entendre ton soupir. Cela fait presque deux mois depuis la dernière fois et je crois qu'il est temps. J'ai une crinière qui descend jusque sur mes épaules.

Tu sais que je fume toujours la pipe pendant que je travaille – du moins en avais-je l'habitude et je viens de recommencer. C'est étrange – dès que la pipe commence à sentir bon, les cigarettes perdent toute saveur. Je m'aperçois que j'en fume de moins en moins. Peut-être que je vais pouvoir arrêter complètement pendant quelque temps. Ce serait une très bonne chose. Même

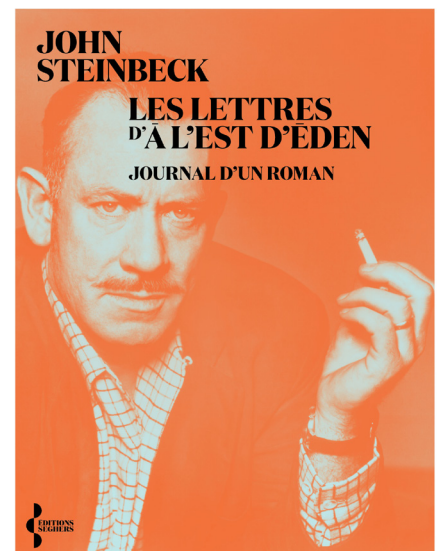
après ce bref changement, ma toux de fumeur, profonde et permanente, s'est dissipée. Quelques mois d'abstinence seraient un vrai soulagement.

Mes tableaux et mes livres ne sont toujours pas arrivés de Pacific Grove. Il y a plus d'un mois qu'ils sont en route. Je serai content de les voir arriver. La tristesse disparaît à présent. Elle ressemblait aux petites brumes qui flottent, au printemps, comme de la gaze au-dessus de l'eau. Et quand elles se dissipent, vous avez du mal à croire qu'elles ont disparu. J'ai oublié à présent ce qu'était la tristesse, même si je me souviens de sa forme et de la sensation. Curieux... à quel point la tristesse peut se transformer en or. Se pourrait-il que ce soit un état d'âme agréable ? Peut-être bien. (...)

Bien plus tard dans la journée. J'ai fait ma plus longue séance de travail jusqu'à présent. Il avance à une cadence très rapide, mais tout m'indique que ça va être, en effet, un très long livre. Je le sais parce que chaque facette que je déploie conduit à la longue route d'un personnage et à sa portée. Mon Dieu, comme c'est un livre compliqué. J'espère garder toutes les rênes en main et, en même temps, parvenir à le faire résonner comme s'il était un accident ou presque. Ce sera dur à obtenir, mais il le faut. De même il faudra que je conduise le récit de façon aussi graduelle que possible afin que mon lecteur ne voit pas ce qui va lui arriver jusqu'à ce qu'il se retrouve piégé. C'est la raison, Pat, du ton détaché – presque désinvolte. Comme un homme poserait un piège à renards, en prétendant de manière extravagante qu'il ignore même s'il y a un renard ou un piège dans tout le pays. Je me suis mis à travailler tellement tôt ce matin qu'il est encore tôt. Et je pourrais continuer encore un peu. (...)

### 28 février [mercredi]

Levé de bonne heure, toujours sans beaucoup de sommeil. Je n'ai pas le temps de dormir. Trop de choses se passent en moi et en dehors de moi. Et je n'ai tout simplement pas le temps. Aujourd'hui, il faut que je me rende à une réunion des actionnaires de l'infortunée compagnie World Video à deux heures, cet après-midi. Je suis donc debout pour faire mon travail auparavant... Et maintenant, au boulot. Il s'agit de l'enfance d'Adam.



**John Steinbeck**  
**Les Lettres d'À l'Est d'Éden**  
**Journal d'un roman**

Traduit de l'anglais (États-Unis) et postfacé par **Pierre Guglielmina**

Éditions Seghers, avril 2023, 320 pages

**27 mars, mardi**

Aujourd'hui, il me reste la transition avec les frères et puis, j'enchaîne sur Cathy. Et Cathy est une arnaqueuse, peut-être née comme ça, peut-être par accident, mais Cathy est par nature une putain. Elle l'est aussi par profession. Pour quelle raison Adam Trask est tombé amoureux d'elle, chacun peut avoir son idée, mais je crois que c'est parce qu'il avait l'habitude d'opérer sous les ordres d'un maître inflexible et qu'il a simplement transféré cette relation en se soumettant à une maîtresse implacable. C'est une sacrée fille et je crois qu'il va falloir que j'y revienne pour lui donner un peu plus de consistance, de manière à rendre crédible ce qu'elle fait par la suite.

Hier soir, j'ai lu la scène à Elaine et elle a dit qu'elle l'aimait. L'amour opposé à la foi, a-t-elle dit, était clairement formulé et limpide. Tu vois, Pat, je me fiche pas mal d'être approuvé sur ce point, mais je veux qu'il soit compris avant que se produise la souffrance. Je me demande maintenant si tu as saisi une présence des hommes en tant que personnes dans le livre. C'est assez important parce que, ici, les personnes dominent la terre, progressivement. Ils la dévastent et la volent. Puis, ils sont contraints d'essayer de remplacer ce qu'ils ont dérobé. Je vais me réabonner dès demain au journal de Salinas. Il serait bon que je me le procure. Mais j'ai oublié le nom du type. C'est sans doute dans un dossier.

Bon, je viens de le trouver et j'ai envoyé la lettre.

(...)

C'est le jour des petites interruptions. Et j'ai une théorie là-dessus. Je crois que nous attirons ce genre de choses. Les interruptions ne semblent se produire que les jours où l'on traînasse. Et sonnent le téléphone puis le carillon de la porte d'entrée, et les paquets arrivent. Je ne peux pas rester tranquille quand un paquet est livré. Je dois savoir ce que c'est. Pas moyen de faire autrement.

Je crois que je suis presque prêt pour ma journée de travail. Par ailleurs, ton enthousiasme pour ce livre est une grande stimulation pour moi. Je sais à quel point tu veux qu'il soit bon. Et tu peux me croire : je le veux plus encore. Je vais donc m'y mettre maintenant.

**27 mars (suite)**

Voilà, j'ai terminé ça – un message pour Tom et John, et pour le lecteur en général, qui sonne comme un petit truc et, en réalité, est une sorte d'instruction sur la façon d'appréhender ce livre et, en un sens, d'appréhender la vie et les

gens autour. J'avais l'intention de lui donner une tonalité candide et plutôt douceâtre, mais tu y découvriras les petites lames de la critique sociale sans laquelle un livre ne vaut pas tripette. Je pense que c'était une bonne journée de travail. Vraiment. J'en suis satisfait à plusieurs égards car elle a accompli ces choses ou tenté de les accomplir... en tant que transition, il me semble, d'un type de vie à un autre. Elle expose assez honnêtement son dessein et explique le dessein du nouveau personnage. (...)

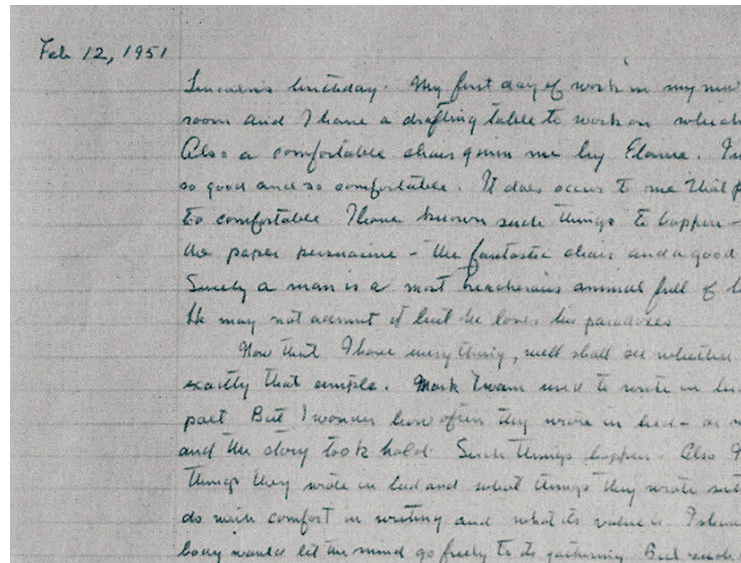
**12 juin [mardi]**

Nuit agitée, comblée de pensées. Nous sommes allés dîner chez Elizabeth et nous avons eu une bonne conversation. Mais je trouve très difficile d'oublier le travail quand il a été si dur à faire. Et ma découverte d'hier couve certainement en moi. J'ai enfin trouvé une clé de l'histoire. La seule qui m'ait satisfait jusqu'à présent. Je pense que je connais enfin l'histoire, après tout ce temps. C'est une histoire fascinante et mon analyse qui va être incluse aujourd'hui devrait t'intéresser. Elle devrait intéresser les chercheurs et

choses. C'est difficile à faire. Et j'aurais pu procéder en incluant une sorte d'essai, mais je crois qu'il vaut mieux que ça vienne de ces trois noms-là. Et l'écriture du truc m'a épuisé. J'avais prévu d'écrire une autre page aujourd'hui. Mais c'est la fin.

\*

L'annotation n'est pas reproduite ici. Se référer à l'ouvrage.



**Fac similé du cahier de John Steinbeck**  
**12 février 1951.** © Les Lettres d'À l'est d'Éden  
 Éditions Seghers, page d'ouverture

les psychiatres. En tout cas, au risque d'être ennuyeux, je vais tout intégrer aujourd'hui. Et ce ne sera ennuyeux que pour les gens qui ne s'intéressent qu'à la progression de l'intrigue. Le lecteur que je veux trouvera le livre illuminé dans sa totalité par la discussion : tout comme je le suis. Et si c'était seulement une discussion de la tradition biblique, je la jetterais, mais ce n'est pas le cas. C'est une façon d'utiliser l'histoire biblique pour prendre la mesure de nous-mêmes.

Bon, il y a les noms et si tu t'y intéresses, tu peux y trouver beaucoup de



# Portrait

## John Steinbeck

Par Corinne Amar

**Lorsqu'on ouvre la première page d'À l'est d'Éden\*, c'est une lettre, déclaration d'amour de l'écrivain américain John Steinbeck (1902-1968) à son éditeur Pascal Covici, qui sert de prologue au roman :**

« Cher Pat,

Alors que je sculptais une statuette en bois, tu t'es approché et tu m'as dit : « Pourquoi ne fais-tu pas quelque chose pour moi ? »

Je t'ai demandé ce que tu voulais.

« Un coffret », as-tu répondu.

- Pour quoi faire ?

- Pour mettre des choses dedans.

- Quelles choses ?

- Tout ce que tu as. »

Ce coffret en bois sculpté, il le fabriqua pour son éditeur et ami.

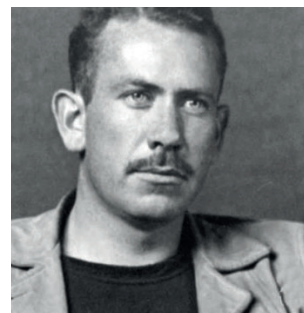
À l'intérieur, il allait y mettre les missives rédigées pour lui, pendant qu'il écrivait *À l'est d'Éden*, ce roman ambitieux, assurément le plus autobiographique, construction originale qu'il lui dédiait, décidé à y déposer ce qu'il avait, « douleur et passion comprises et les bons jours et les mauvais et la joie indescriptible de créer. »

Les éditions Seghers publient Les lettres d'À l'est d'Éden, *Journal d'un roman*, fabuleux journal de la naissance de ce roman que Steinbeck entreprit d'écrire à l'âge de quarante-neuf ans, pas encore prix Nobel de littérature – il l'obtiendra onze ans plus tard – pour ses deux fils, afin qu'ils sachent d'où ils venaient. « Je leur raconterai cette histoire avec à l'arrière-plan celle du comté dans lequel j'ai grandi, le long de la rivière que je connais et que je n'aime pas tant que ça. Parce que j'ai découvert qu'il y avait d'autres rivières. (Lettre du 29 janvier 1951) »

Alors, il prendra ce cahier « épais – noir – luxueux » que son éditeur un jour lui offrit, pour se lancer dans une double entreprise : sur

la page de gauche, son journal de travail et de réflexion ; sur la page de droite, le manuscrit. Ainsi, les *Lettres d'À l'est d'Éden* rassemblent-elles le journal de ces pages de gauche, totale mise à nu d'un écrivain qui veut raconter la plus grande histoire de toutes, observe la façon dont il va le faire et nous fait entrer dans les coulisses de sa réflexion. Tantôt journal, tantôt correspondance à son éditeur (« que tu ne liras pas avant un an ») tantôt enthousiasme débordant, tantôt fiasco ou « la peur de se mettre à écrire », c'est le journal de bord de ces deux pages quotidiennes qu'il produisait en moyenne – méthode d'échauffement, réflexions dispersées, tentatives d'écriture d'un auteur en processus de création.

Né en 1902, à Salinas, en Californie, région à l'époque essentiellement rurale, riche de soleil et de vergers, terre profonde de traditions où il vécut son enfance et son adolescence, John Steinbeck, écrivain d'emblée engagé, romancier social et naturaliste qui fit paraître *Des souris et des hommes* (1937), *Les Raisins de la colère* (1939), *À l'est d'Éden* (1952) notamment, et qui reçut en 1962 le prix Nobel de littérature pour « son écriture réaliste et imaginative », a sa place au panthéon des grands écrivains américains. Enfant, il grandit dans l'intimité avec la terre (décor de ses futurs romans) : il aide à nourrir le bétail, conduit les machines agricoles. Son père, trésorier municipal et sa mère, institutrice, ne sont pas riches, mais seront en mesure d'aider matériellement leur fils et encourageront chez lui le désir d'écriture. Inscrit à l'université de Stanford en biologie, il quittera rapidement la vie universitaire, ne



John Steinbeck (1902-1968)

supportant pas ses contraintes. Il vit de divers emplois alimentaires – ouvrier agricole, peintre, maçon, gardien dans les montagnes – une période de vaches maigres marquée par la pauvreté et la bohème, mais aussi, de rencontres et de formation nourrie de lectures intenses. Il écrit, en 1929, son premier roman, *Coupe d'or*, une fiction historique qui met en scène les exploits du pirate Henry Morgan en quête de la femme idéale et d'un trésor, et son apprentissage de la mer. Steinbeck épouse en 1930, Carol Hennig, qui sera sa première femme, sa première lectrice, sa muse, sa secrétaire aussi, qui tapera tous ses manuscrits jusqu'à leur divorce treize ans plus tard. Le romancier se fera tout seul, se consacrant à sa vocation avec un engagement féroce. Il est sensible à la détresse de ses semblables, défend la langue des plus démunis, se souvenant des migrants venus travailler dans les fermes de Salinas qu'il côtoyait alors, enfant. Il suit son seul goût littéraire pour se cultiver, d'où une reconnaissance critique plus tardive dans le monde littéraire que ses aînés, Scott Fitzgerald, Faulkner ou Hemingway. En 1937, il publie *Des souris et des hommes*, ce roman construit telle une pièce de théâtre qui dépeint le monde des journaliers agricoles sur fond de lutte des classes, et qui met en scène l'histoire de Lennie, géant arriéré, aux habitudes étranges, qui tue tout ce qu'il aime, en particulier les souris, à trop les caresser. Deux ans plus tard, paraît son énorme succès, *Les Raisins de la colère*, cette grande fresque tragique des années trente, en pleine crise économique. L'époque où le monde arrache l'homme à la terre, le lance à la poursuite d'une illusion de paradis, et c'est le déracinement, le voyage. Steinbeck y raconte la vie de ces petits fermiers de l'Oklahoma dépossédés de leurs terres, chassés par les banques, partis vers l'Ouest dans un interminable voyage pour la fausse Terre

promise qu'est la Californie où les agents d'immigration leur ont assuré qu'ils trouveraient du travail comme ouvriers agricoles. À la base de leur inquiétude, il y a le rêve, le rêve pour compenser la dureté, la médiocrité de leur vie. Mais la fin du rêve est toujours une désillusion, d'où ce sentiment de profonde solitude qui traverse les personnages de Steinbeck, en même temps qu'une fantaisie mêlée de réalisme, d'imagination et de mélancolie. On y retrouve la puissance des images, des descriptions des paysages, du cycle des saisons, qui fait la singularité du style de Steinbeck.

Quand il commence à écrire *À l'est d'Éden*, il a épousé sa troisième et dernière femme, Elaine, il s'est séparé de la seconde dans un divorce difficile, douloureux, et il se soucie de la transmission qu'il va laisser à ses deux petits garçons. L'œuvre qu'il veut morale, sur l'éternel combat entre le Bien et le Mal, la force et la faiblesse, qui fait référence à l'histoire de Caïn et Abel, au paradis perdu, est une chronique familiale, l'histoire de deux familles. Les descriptions du monde campagnard en Californie du Nord, dans la vallée de la Salinas qu'il connaît si bien se mêlent à une observation aigüe des conflits familiaux. « *Ce livre sera le plus difficile de tous ceux que j'ai jamais tenté d'écrire (...). Je vais donc commencer le livre destiné à mes garçons* – écrit-il, dans cette première lettre du 29 janvier 1951, adressée à son éditeur – *je crois que c'est peut-être le seul que j'aie jamais écrit. Je crois qu'un homme n'écrit jamais qu'un seul livre.* » Voilà pourquoi il y mettra des sensations, des images et des sons, des odeurs et des couleurs, toute son expérience de la Californie, et en particulier, la « Grande Vallée » de Salinas dont il veut restituer l'histoire. Tel un microcosme du monde, à la fois accueillant et hostile où, comme le dit le narrateur de la quatrième partie du roman d'*À l'est d'Éden*, les humains sont pris dans leur

vie, dans leurs pensées, dans leurs faims et leurs ambitions, lutte perpétuelle entre le bien et le mal...

\*John Steinbeck, *À l'est d'Éden*, Le Livre de Poche, 1974

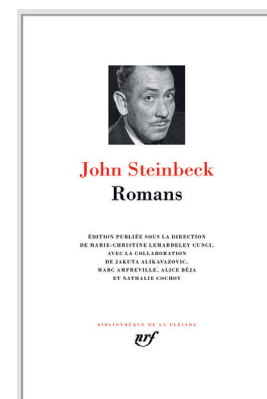
\*\*John Steinbeck, *Les lettres d'À l'est d'Éden*, Journal d'un roman, Seghers, 2023

## John Steinbeck en Pléiade

### Romans

Trad. par J.-C. Bonnardot, Maurice-Edgar Coindreau, Edmond Michel-Tyl et Charles Recoursé. Édition publiée sous la direction de Marie-Christine Lemardeley-Cunci. Avec la collaboration de Jakuta Alikavazovic, Marc Amfreville, Alice Béja et Nathalie Cochoy

Ce volume propose la « trilogie du travail » formée par *En un combat douteux* (1936), *Des souris et des hommes* (1937) et *Les Raisins de la colère* (1939), ainsi qu'*À l'est d'Éden* (1952), roman de la maturité.



Éditions Gallimard, coll. Bibliothèque de la Pléiade, mars 2023, 1664 pages.

# L'abbé Mugnier

## Correspondance (1891-1944)

Par Gaëlle Obiégly

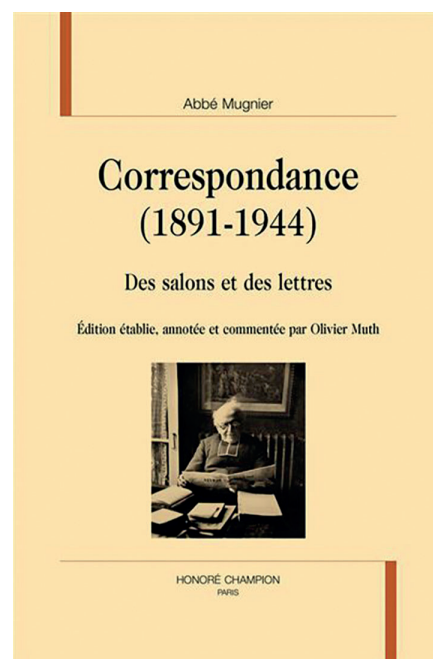
**S'il vivait à notre époque, l'abbé Mugnier serait probablement invité au festival de Cannes ; on le verrait entouré de vedettes et d'affection. En d'autres temps, il était l'hôte choyé du beau linge. L'abbé Mugnier était une figure emblématique du Paris littéraire et mondain de la première moitié du XXe siècle.**

Né en 1853 en Corrèze, il quitte sa région natale après la mort de son père pour s'installer à Paris. Sous l'influence de sa mère, il choisit de devenir prêtre. Il est ordonné en 1877. Dès ses débuts en tant que vicaire à la paroisse de Notre-Dame-des-Champs, l'abbé Mugnier commence à tenir un journal dans lequel il raconte des anecdotes et des traits d'esprit du Paris de l'époque. Ce journal est devenu une chronique du monde littéraire et mondain de la ville. Il y consigne également ses rencontres et ses réflexions. Son journal et sa correspondance témoignent de sa passion pour la littérature et de son admiration pour ses « grandes âmes » : Chateaubriand, George Sand, Alphonse de Lamartine et Victor Hugo.

L'abbé Mugnier, à son époque, était connu pour sa vie mondaine et ses relations avec les hautes sphères de la société. Il était fréquemment invité dans les salons de la comtesse Greffulhe, dont Proust s'est inspirée pour créer le personnage de la duchesse de Guermantes. Nombre des courriers présents dans ce volume ont trait à des invitations. L'abbé faisait la fortune des dîners. Il a fréquenté aussi Léontine Arman de Caillavet et sa fille Jeanne Pouquet, Anna de Noailles et la

princesse Bibesco, entre autres. Il était l'hôte adoré de nombreuses réceptions. On l'avait surnommé « le confesseur des duchesses. » Malgré son aspect déconcertant de curé de campagne avec sa soutane élimée et son chapeau tricorne, tel qu'on peut le voir dans les illustrations qui garnissent ce livre, il était apprécié pour sa modestie, sa sensibilité et sa fraîcheur d'âme. Jeanne Arman de Caillavet lui écrit ceci : « *Il me reste encore d'étranges choses à faire où votre expérience, votre tact, votre bonté et vos conseils me seront précieux. Ah ! comme je voudrais que vous reveniez bientôt ! Et comme nous devons être nombreux à Paris à vous attendre avec la même impatience.* » Ce sont souvent des compliments qui lui sont adressés, particulièrement par des femmes.

L'abbé Mugnier était également sollicité pour des services religieux, tels que les baptêmes, les communions et les mariages. Il bénissait les mariages de nombreuses personnalités de l'époque, jouant parfois même les entremetteurs, notamment pour aider la comtesse Greffulhe à marier sa fille. Il pouvait aussi intervenir pour réconcilier des couples en difficulté. Il accompagnait également des malades sur leur lit de mort, recueillant leurs confessions et leur donnant l'absolution. Au sujet des derniers instants de la poétesse Anna de Noailles, morte en 1933, l'abbé Mugnier écrit ceci : « *Les choses qu'elle me disait étaient si belles !... Que voulez-vous, j'ai risqué l'absolution !* » En revanche, lorsqu'il se présente





auprès du peintre Alfred Stevens, à la demande de la comtesse Greffulhe, il est éconduit par l'artiste mourant. Il en rend compte, sans lui en faire reproche, dans une lettre à la duchesse qui l'avait mandaté.

Sa correspondance reflète aussi ses préoccupations religieuses et sociales. Il critiquait sévèrement l'Église pour son manque de tolérance et soulignait l'importance de la charité dans la pratique de la religion. Il regrettait que l'institution religieuse se soit tellement éloignée de l'Évangile, comme il l'écrit à Lina Sand, belle-fille de George Sand. Il exprimait des opinions sur des sujets tels que l'affaire Dreyfus, la loi sur les associations et la Première Guerre mondiale.

Malgré sa réputation de mondain, l'abbé Mugnier était un homme d'une grande intégrité intellectuelle. Sa correspondance révèle une personnalité plus complexe que ce que la postérité a bien voulu retenir. Son amour pour la littérature et son dévouement envers les autres étaient au cœur de sa vie et de son ministère. L'abbé Mugnier est resté une figure marquante de son époque, entretenant des amitiés avec des écrivains comme Jean Cocteau, Paul Valéry, Marcel Proust, la poétesse Louise de Vilmorin, et bien d'autres personnalités du Paris littéraire et mondain. Les correspondances avec chacun, chacune, ont été organisées par « familles » de correspondants, puis de façon chronologique. Ce mode de classement permet de suivre le déroulement des faits et d'éclairer chaque lettre par des recoupements.

On observe que l'abbé Mugnier était un homme exceptionnellement aimé et respecté par tous ceux qui le connaissaient. Certaines des lettres rapportent les propos très favorables qu'il suscite. Sa fonction principale était celle de prêtre au sein d'une petite paroisse, mais il était bien plus qu'un simple homme d'Église. Il était un guide spirituel, et un soutien inestimable pour sa communauté.

Tout d'abord, l'abbé Mugnier était connu pour sa bienveillance et son amour inconditionnel envers son prochain. Il était toujours prêt à écouter les autres, à les soutenir dans les moments difficiles et à leur offrir des conseils avisés. Son empathie et sa compassion étaient profondes, et il avait la capacité de comprendre les tourments de chacun, quel que soit leur nature.

En outre, l'abbé Mugnier était un modèle d'humilité. Malgré sa position de pouvoir, il ne cherchait jamais à se mettre en avant ni à exercer son autorité de manière imposante. Au contraire, il se considérait comme un serviteur de Dieu et de sa communauté mettant en pratique les enseignements du Christ sur l'humilité et le service des autres.

Sa simplicité et sa sincérité étaient des traits appréciés par tous. L'abbé Mugnier n'était pas intéressé par la gloire ou la reconnaissance personnelle. Il se contentait de vivre sa foi avec authenticité et de partager sa sagesse de manière humble. Sa parole était claire et compréhensible pour tous, et il savait trouver les mots justes pour toucher les cœurs et inspirer la réflexion. C'est ce que révèle sa correspondance.

Un autre aspect qui rendait l'abbé Mugnier un homme si aimé était sa disponibilité constante. Même si la quantité d'invitations qui lui sont adressées l'obligeait à les décliner la plupart du temps, il était toujours présent pour sa communauté, que ce soit pour célébrer des messes, visiter les malades, accompagner les familles en deuil, ou simplement partager des moments de convivialité. Il n'hésitait pas à consacrer son temps et son énergie pour répondre aux besoins des autres, offrant ainsi un soutien spirituel et émotionnel à ceux et celles qui en avaient besoin.

Enfin, l'abbé Mugnier était un modèle de foi vivante. Il rayonnait d'une profonde spiritualité et d'une confiance en Dieu. Son enthousiasme poussait ses

interlocuteurs à renforcer leur propre relation avec le divin. Sa vie exemplaire et son dévouement sans faille à la prière et à la pratique des valeurs chrétiennes étaient une source d'inspiration pour tous ceux qui l'entouraient.

En somme, la fonction de l'abbé Mugnier allait bien au-delà de ses devoirs religieux. Il était un véritable guide spirituel, un confident même pour les non croyants et un ami pour tous ceux qui croisaient son chemin. Son influence positive sur la vie des gens est indéniable, et sa mémoire est restée gravée dans les cœurs de ceux qui s'estimaient chanceux de le connaître.

**L'abbé Mugnier**  
**Correspondance (1891-1944)**  
Des salons et des lettres

Édition établie, annotée et  
commentée par **Olivier Muth**  
Honoré Champion, avril 2023  
586 pages

avec le soutien de



# Dernières parutions

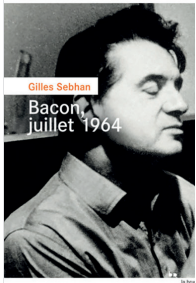
Par Élisabeth Miso et Corinne Amar

## Récits

**Gilles Sebhan**

**Bacon, juillet 1964**

Il disait que sa vie passait entièrement dans sa peinture, mais ce n'est qu'au tout début des années 1960 que Francis Bacon (1909-1992) connaîtra la consécration en Angleterre avec une première grande rétrospective. C'est un documentaire sur l'artiste d'une vingtaine de minutes fait par un journaliste de la Radio Télévision Suisse en 1964, portrait si troublant de vérité, si énigmatique que l'auteur en fait le sujet de son livre



et entreprend de nous le raconter. Nous sommes dans l'espace de l'atelier le temps de cette soirée où on voit et entend la voix en français de l'artiste tournoyant au centre de tout, un verre à la main au milieu de ses amants, de ses amis, dans son fameux atelier du 7 Reece Mews, à Londres, répondant aux questions du journaliste venu l'interviewer. D'emblée, c'est l'aveu de son impuissance qui surgit : « il ne se sent pas grand-chose ». Habité de pessimisme, Bacon évoque pourtant la quête de magie partout. « *Le journaliste : Vous parlez de la situation désespérée du peintre, vous la croyez vraiment désespérée ou est-ce que vous approchez ? Non, je ne sais pas, vous savez avec moi, je n'ai jamais réussi, à cause de ça je continue.* » On reconnaît chez Bacon cette hantise et cette volupté du sacrifice et du martyr à travers ses tableaux, ses références, il évoque ses relectures ; Shakespeare, Conrad, Nietzsche et la naissance de la tragédie, Eschyle, Sophocle ou la crucifixion du Christ, toutes ces présences invisibles, ces divinités qu'il est seul à voir, qui ne cessent de l'attaquer, mais il dit voir ses tableaux peu violents en comparaison de la vie même. Puis, il y a les disparitions de ses amis, les suicides autour de lui comme autant de signes de sa malédiction. Propos sur l'art, la mort, la vieillesse... Une magnifique déambulation narrative dans l'atelier du peintre, un beau texte intime, en somme. *Qu'est-ce qui vous touche surtout dans la vie, qui passe dans vos toiles, demande le journaliste. Ce qui me touche, c'est la beauté. Surtout la beauté... des hommes,* répond Bacon. Éd. du Rouergue, coll. la Brune, 144 p., 14, 80 €. **Corinne Amar**

**Marc Pautrel**

**Un merveilleux souvenir**

C'est un récit bref, délicat, saisissant par son *je-ne-sais-quoi*, ce presque rien, ce style qu'on reconnaît dans tous ses romans et auquel nous a habitué son auteur. Cela commence par une rencontre chez son éditeur : il est inquiet, veut lui remettre un manuscrit qu'il vient de terminer, mais c'est selon lui, « une sombre intrigue familiale et trop difficile à lire, trop triste, cela affligerait les lecteurs ». *Pas du tout*, lui ré-



pondra son éditeur, *au contraire*, les histoires de famille c'est ce qu'il y a de meilleur. Sauf que ce dernier est catégorique : le manuscrit est excellent mais impubliable, confession terrible qui porterait atteinte à la vie privée d'autrui, ce serait donc le procès, la certitude d'être traînés en justice. L'auteur cherche à tergiverser, propose de prendre un pseudonyme, publier ailleurs, mais comprend que son éditeur – le même depuis quinze ans qui, toujours l'encouragea malgré le chaos régnant à écrire – bel hommage rendu au défunt Philippe Sollers – a raison. Alors, il va transformer, modifier son manuscrit, tenter de sauver quelque chose de ce qu'il avait à dire de « cette dévastation » violente qu'on lui interdit de dire, nous emmener sur d'autres sentiers : le souvenir – le merveilleux souvenir. Si les parents, étrangement, sont absents de ce journal, ce sont les trois personnages clés de sa vie dont il s'est séparé qui reprennent corps : sa jeune sœur adorée, sa grand-mère et son grand-père qui les ont élevés, et puis le lieu : cette maison qui était la leur où il avait sa chambre, son refuge, où il était chez lui, jusqu'à ce qu'il la perde aussi. Tout en touches douces, nostalgiques, il évoque ce qu'était la famille jusqu'à un certain point. Une allégorie du secret et de la perte, de ce qu'on voudrait dire mais qu'on ne doit pas dire : ce que le romancier dit malgré tout, au cœur des mots. Un texte aussi daté, car écrit à cette époque extraordinaire, si singulière qu'était le confinement, dans cet isolement total, que le monde entier aura vécu. Éd. Gallimard, 75 p., 12 €. **Corinne Amar**

## Romans

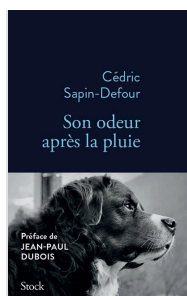


### Aki Shimazaki Niré

Nobuki Niré, ingénieur civil, est un homme comblé. À trente-sept ans, il s'épanouit dans son travail et se réjouit, avec sa femme, professeur de piano, et leurs deux fillettes, de l'arrivée d'un troisième enfant. Il rend régulièrement visite à ses parents, installés dans une résidence pour personnes âgées. Fujiko, sa mère, atteinte d'Alzheimer, ne le reconnaît plus. Il ne sait pas toujours quelle attitude adopter avec elle, contrairement à sa sœur Anzu qui a su s'adapter à la situation. Fujiko

avait soixante-cinq ans quand le diagnostic est tombé. Lui, en avait vingt-cinq et venait de rencontrer Ayako, sa future femme. Ses parents s'imaginaient que leur fils, une fois marié, vivrait sous leur toit, selon la tradition qu'ils avaient eux-mêmes respectée. Mais l'héritier de la famille avait d'autres projets. Avant lui, sa sœur Kyōko, l'aînée, avait déjà bousculé les principes de ses parents, par son féminisme et son indépendance. Un jour, une de ses filles remet à Nobuki un vieux cahier épais, trouvé dans un tiroir de son bureau d'enfant. Fujiko, sentant les signes de la maladie s'accroître, avait décidé de consigner ses souvenirs. « Si je perds toute ma mémoire et que je ne reconnais plus personne, qui deviendrais-je ? Serai-je quelqu'un d'autre ? », s'interroge-t-elle. Dans ce journal intime, commencé le jour de son soixante-quatrième anniversaire, elle confie sa peur, ses joies et ses frustrations passées et actuelles, parle de son quotidien avec son mari, de ses trois enfants, et veut se libérer du secret qu'elle porte depuis trop longtemps. Le fils prend la mesure de la sensibilité et des réflexions de sa mère, totalement inconnues de lui jusqu'alors. Aki Shimazaki, japonaise de naissance, établie à Montréal et qui écrit en français, dépeint avec subtilité la complexité des liens familiaux et la réalité de la société contemporaine japonaise. Sa langue dépouillée rend compte par petites touches délicates et pudiques de ce que les choses infimes du quotidien, la transmission, le temps qui passe ou nos attachements impriment en nous. Éd. Actes Sud, 144 p., 16 €.

Élisabeth Miso



### Cédric Sapin-Defour Son odeur après la pluie

C'est une histoire d'amour entre un homme et son chien, de ces amours mystérieuses qui soudain emplissent le cœur, l'espace, nourrissent l'altérité. Un jour, le narrateur répond à une petite annonce dans un journal, se retrouve peu après propriétaire d'un bouvier bernois, ce chien dont il rêvait, rassembleur de tous les chiens qu'il avait pu croiser dans son existence : il l'appelle *Ubac* – du nom de ce versant à l'abri du soleil que chez lui, on

appelle, l'envers, le revers : *Ubac* est cet être vivant qui devient son compagnon, doté d'une intelligence et d'une intériorité profondes, et qui va transformer sa solitude et les mille détails de son quotidien, réinventer ses propres lieux : « *Avant Ubac, je m'estimais seul dans les forêts et les montagnes. Avoir un chien resserre le temps et en bouleverse les pulsations.* » Faire se rencontrer deux êtres vivants et joindre leur histoire ; voilà l'histoire. Au-delà du lien sacré à l'animal, le roman séduit, bouleverse même, par la conscience aigüe du temps et du monde, auquel le ramène ce chien, leur proximité, leur fusion. L'homme apprend de l'animal, observe sa vision du monde, comprend que la sienne n'en est qu'une parmi d'autres. Né dans une famille d'enseignants en éducation physique, baigné avec son frère au grand air dès l'enfance, professeur lui aussi en éducation physique et voyageur au volant de son van, Cédric Sapin-Defour, fêré de montagne, est aussi journaliste, écrit sur la montagne et l'alpinisme. Ce roman est aussi une histoire d'amour où l'humain à sa place ; bientôt, Mathilde, elle aussi, enseignant la même discipline, entre dans la vie du narrateur et d'*Ubac*, s'installe avec eux. Variant à l'infini les combinaisons, « *Ubac et moi, Mathilde et Ubac, Ubac, Mathilde et moi* », l'auteur rend compte de ce que vivre intensément veut dire. Les années passent, les rendez-vous chez les vétérinaires deviennent plus douloureux, le chien meurt plus vite que l'humain, et *Ubac* va mourir après treize ans de vie commune. Éd. Stock, 286 p., 20, 90 €.

Corinne Amar

## Bandes Dessinées



### Lucie Mikaelian, Jeanne Boëzec, Lisa Chetteau, Mes quatorze ans.

**Enquête sur ma découverte de la sexualité.** En 2020, Lucie Mikaelian et Jeanne Boëzec créent le podcast « Mes 14 ans », inspiré du journal intime que tenait Lucie Mikaelian quand elle était en troisième. Cette introspection d'une adolescente obsédée par la perte de sa virginité, prend aujourd'hui la forme d'une bande dessinée avec la collaboration de la dessinatrice Lisa Chetteau. La journaliste trentenaire, se penche avec tendresse et humour sur la jeune fille qu'elle était en 2003, sur la manière dont s'est construit son rapport à la sexualité, à son corps, au désir, son féminisme, bien avant l'impact du mouvement #MeToo. Elle habitait Paris, du côté de la Place de Clichy, était une élève brillante et espérait entrer au lycée Condorcet. Ses parents s'adoraient mais se disputaient fréquemment. Avec ses amies, elles s'interrogeaient beaucoup sur l'amour et la sexualité. « Il y avait quelque chose d'épuisant dans le fait de s'observer grandir. J'étais traversée par une multitude d'idées, d'espoirs, d'injonctions à intégrer et digérer. J'avais l'impression que le monde changeait, alors que c'était moi qui changeais. » Elle était partagée entre l'envie de s'abandonner totalement à l'amour et la volonté d'affirmer son indé-

pendance, sa vision des choses. Ses héroïnes, Bridget Jones et Carrie Bradshaw étaient « La parfaite illustration de ce qu'il [lui] semblait devoir faire : être définie par des histoires d'amour, mais ne pas le dire trop fort pour ne pas paraître naïve aux yeux du monde. » Elle scrutait sa métamorphose physique, parlait sans tabous de ses fantasmes sexuels, du regard des autres, de ses craintes de ne pas être à la hauteur et était déterminée à faire l'amour avec Camille, rencontré sur SMN Messenger. Dessins et récit se complètent admirablement pour brosser le portrait d'une adolescente des années 2000. Lectures, goûts musicaux, style vestimentaire, idoles, amitiés, relations familiales, questionnements existentiels, premières expériences sexuelles ; chaque détail du quotidien vient éclairer ce moment charnière qu'est le passage de l'enfance à l'âge adulte. Éd. Gallimard, 192 p., 24 €. Élisabeth Miso



# Agenda

Sélection de manifestations et projets soutenus par la Fondation La Poste

## Festivals



### La Moisson, 3e édition

**Festival littéraire**  
Du 16 au 18 juin 2023, Céret

**Auteurs invités : Javier Cercas / Michèle Gazier / Hélène Gestern...**  
**Dimanche 18 juin : Hommage à Alexandra David-Neel**  
Lecture de la correspondance avec son mari

Une programmation éclectique : plusieurs genres littéraires dont roman, poésie, littérature jeunesse ; des livres issus de maisons d'édition de toute taille et d'implantation géographique variée.

Divers formats proposés : rencontre avec un auteur, table-ronde thématique, lecture musicale...

Une manifestation ancrée dans la ville : une déambulation littéraire permet de découvrir des textes lus à voix haute par des lecteurs de notre association dans les rues et places du cœur de ville.

Des partenariats locaux : au-delà des mécènes, des partenariats opérationnels sont noués avec des acteurs locaux. La librairie coopérative Le cheval dans l'arbre tient un stand pendant toute la durée du festival sur lequel ont lieu des séances de signature.

La gratuité d'accès : tous les événements sont en accès libre afin de favoriser l'ouverture à tous les publics, conformément aux valeurs défendues par la Compagnie Pas de Porte. Cette gratuité est possible grâce à la confiance de nos mécènes, de nos partenaires et de l'engagement de nos bénévoles.

#### Programmation

**Marie Llobères**  
**Céret (66400)**

Programme 2023 : <https://lamoissonceret.com/>



### Le Marathon des mots, 19e édition

**Festival international de littérature**  
Du 22 au 27 juin 2023, Toulouse

#### Les rendez-vous de la Fondation La Poste

La Fondation La Poste accueillera à la **Chapelle des Carmélites** les lectures des lettres d'Albert Camus et les lauréats de ses prix littéraires dont **Laura Poggioli**, prix Envoyé par La Poste et **Anthony Passeron**, prix Wepler-Fondation La Poste.

**Au Musée du Vieux-Toulouse**, à l'occasion d'un café-croissant dominical, le Toulousain **Christian Authier**, lui-même fils de postier et auteur de Poste restante (Flammarion), débattira avec l'historien **Sébastien Richez** des mutations de La Poste.

La rencontre entre le livre et la scène est au cœur de la dynamique culturelle impulsée sur le territoire métropolitain et régional par l'équipe du Marathon des mots et renforcée par le développement depuis 2019 d'un Pôle de création littéraire, associant plusieurs communes de Toulouse métropole à l'organisation de résidences

et à la production de spectacles littéraires dont certains sont lauréats d'une Bourse de création, financée par la métropole.

Le Marathon des mots propose chaque année une création jeunesse, des ateliers de pratiques artistiques et des goûters littéraires, où les élèves des écoles primaires de Toulouse métropole sont conviés à découvrir les auteurs jeunesse et illustrateurs de la région.

En partenariat avec les collectivités territoriales, le Centre national du Livre et la Fondation d'entreprise La Poste, partenaire historique de la manifestation, le Marathon des mots multiplie, en concertation avec de nombreuses institutions et associations présentes sur le territoire, les projets d'inclusion sociale et les initiatives en faveur de la promotion du livre et de la lecture auprès des publics empêchés ou éloignés du livre.

Présent dans toute la métropole toulousaine et dans plusieurs villes de la région Occitanie, le Marathon des mots conçoit chaque année, avec le concours notamment de la librairie Ombres Blanches et d'une vingtaine de librairies indépendantes de la région, plusieurs grands cycles thématiques, associant auteurs français et étrangers de fiction et de non-fiction.

**Festival créé en 2005 par Olivier Poivre d'Arvor, aujourd'hui programmé et dirigé par Serge Roué et Dalia Hassan.**

**Programme 2023 :** <https://www.lemarathondesmots.com/>



## Le Festival de la Correspondance, 27e édition.

**Lettres d'amour et de haine**  
**Du 4 au 8 juillet 2023, Grignan**

### Invités cette année

**Côté comédiens :** Thierry Frémont, Maria de Medeiros, Robin Renucci, Alex Vizorek, entre autres...

**Côté metteurs en scène :** Jeffrey Bourdenet, Johanna Boyé, Antoine Courtray, Delphine de Malherbe, Éric Laugérias, Stephan Druet, Jérémie Lippmann, Didier Long

**Côté auteurs :** Dorian Astor, Yves Bichet, Pascal Bruckner, Marianne Chaillan, Catherine Robbe-Grillet, Laurent Seksik, Alain Vircondelet, Carole Weisweller, entre autres...

### Lectures-spectacles :

Correspondance de **Pascal Bruckner et Éric-Emmanuel Schmitt**

Correspondance de **Napoléon et Joséphine**

Lettres de **Magda Goebbels**

Correspondance de **Friedrich Nietzsche et Richard Wagner**

Correspondance de **Catherine et Alain Robbe-Grillet**

Lettres de **Denis Diderot à Sophie Volland**

Correspondance de **Antoine et Consuelo de Saint-Exupéry**

Lettres de **Jean Cocteau à Jean Marais**

Lettres de **Franz Kafka à Milena Jesenska**

Et aussi des ateliers, des rencontres avec les adaptateurs, des expositions, le marché du livre et de l'écrit et des chambres d'écriture...

### Fondateur du festival

**Bruno Durieux**

**Direction artistique**

**Éric-Emmanuel Schmitt**

**Programme 2023 :** <https://www.grignan-festivalcorrespondance.com/>

# Rencontres



## Nos vies aux Fauvettes, ouvrage mémoire

Rencontre avec les auteurs les 7 et 15 juin 2023

**Le 7 juin à 18h30** : lancement du livre à L'Haÿ-les-Roses, au centre culturel Espace culturel Dispan de Floran - 11 Rue des Jardins, 94240 L'Haÿ-les-Roses

**Le 15 juin à 18h** : 2e lancement du livre à la galerie La Fab. d'agnès b. Pl. Jean - Michel Basquiat, 75013 Paris

63 ans après sa construction, la première résidence de Toit et Joie – Poste Habitat va être démolie et reconstruite. Il était essentiel de recueillir la mémoire de ce lieu et de ses locataires, dont certains ont emménagé à la construction du bâtiment.

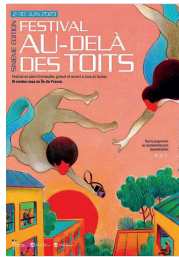
Toit et Joie – Poste Habitat a fait appel au photographe **Patrick Zachmann**, connu pour la poésie et l'exigence de son regard, ainsi qu'au journaliste **Édouard Zambeaux** et à ses complices de la ZEP, Zone d'Expression Prioritaire.

**Les deux lancements du livre des Fauvettes (7 et 15 juin) font partie du festival Au-delà des toits, organisé par Toit et Joie (du 2 au 30 juin)**

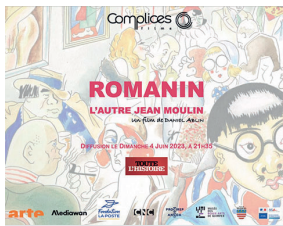
<https://www.sceneculturellehm.com/>

**Nos vies aux Fauvettes, Patrick Zachmann, Édouard Zambeaux**

Toit et Joie - Poste Habitat. Avec le soutien de la Fondation La Poste



# Films



## Romanin, l'autre Jean Moulin

Diffusion dimanche 4 juin sur la chaîne Toute l'histoire

Ce film dessine le portrait d'un homme dont les blessures, les valeurs, l'éducation, l'ambition, les passions et le talent sont inséparables du parcours qui le mènera à l'engagement et au sacrifice ultime du résistant que nous admirons. À travers l'exploration de ses carnets à dessins, de ses caricatures appréciées du public et de la critique à l'époque, de ses œuvres variées et correspondances privées, *Romanin, l'autre Jean Moulin* révèle un homme en marche vers son destin.

**Documentaire réalisé par Daniel Ablin. France • 2022 • 53 minutes**

# Concours



## Soirée de gala du concours des Correspondances théâtrales, 2e édition

Le 31 mai 2023, à 19h30 (l'entrée est à 19h10), La Scala Paris, 10e  
En présence de Anne-Marie Jean, Déléguée générale de la Fondation La Poste

« Les lettres en attendant », de Bérénice à Godot.  
Tout-e-s les inscrit-e-s sont convié-e-s, sur confirmation à l'adresse : [f.gomez@lascalaparis.com](mailto:f.gomez@lascalaparis.com). Les autres personnes désirant assister à cette soirée peuvent s'inscrire à la même adresse, sous réserve de la limite des places disponibles.  
<https://lascalaparis.fr/action-culturelle/correspondances-theatrales/>  
<https://fondationlaposte.org/projet/la-scala-paris-soiree-de-gala-du-concours-des-correspondances-theatrales-2e-edition>



## Cérémonie de remise de prix et de bourses Zellidja

Le 8 juin 2023, Bibliothèque François-Mitterrand, Paris 13e

Chaque année, l'Association et la Fondation Zellidja décernent environ 120 bourses à des jeunes motivés, qui s'engagent à partir pour un voyage en solitaire, d'un mois minimum, en effectuant un projet d'étude sur le sujet de leur choix.  
Les voyages Zellidja ne s'adressent pas uniquement à des jeunes qui se destinent à des études supérieures. Ce puissant moyen d'épanouissement personnel, hors du cadre scolaire, peut être une opportunité précieuse de développement et d'appui à l'insertion professionnelle. Les voyages Zellidja développent donc des systèmes de tutorat en direction des jeunes qui, compte tenu de leur environnement, ne se sentiraient pas en mesure de conduire un tel projet.  
<https://www.zellidja.com/index.php/>



## Les Petits Champions de la lecture, 11e édition

Grande finale le 28 juin 2023 à la Comédie-Française, Paris 1er

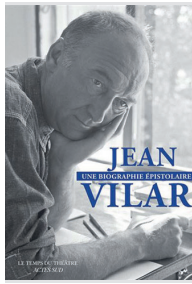
Du 5 avril au 10 mai, 14 jurys régionaux composés de professionnels des métiers du livre, de la culture et de l'éducation, ont évalué avec bienveillance les plus de 200 lectures des Petits Champions et Petites Championnes départementaux.  
Découvrez les lauréats des finales régionales 2023 : <https://www.lespetitschampionsdelalecture.fr/>

Le jeu s'adresse à tous les enfants des classes de CM1 et de CM2 qui peuvent participer au sein de leur classe sous la responsabilité de leur enseignant ou au sein d'un groupe librement constitué, sous la responsabilité d'un médiateur du livre (bibliothécaire, libraire, animateur de centre aéré, responsable d'atelier pédagogique, etc. ).



# Livres

## Éditions de correspondances soutenues par la Fondation juin 2023



**Jean Vilar**

**une biographie épistolaire**

**Éditions Actes Sud, 14 juin 2023**

INé à Sète en 1912, Jean Vilar est l'un des hommes de théâtre français les plus importants du XXe siècle. Élève de Charles Dullin, il est comédien de théâtre, acteur de cinéma et metteur en scène. En 1942, il fonde sa propre compagnie, « Les Sept ». Il est nommé directeur du Palais de Chaillot en 1951 et lui rend son nom : Théâtre National Populaire. Créateur du Festival d'Avignon, il en reste le directeur jusqu'à sa mort, en 1971.

Cette correspondance foisonnante, composée de 260 lettres, signées par Jean Vilar ou qui lui ont été adressées, trace le portrait d'un amoureux du théâtre, qui y a dédié sa vie. Revêtu d'une triple casquette, l'homme de lettres a été tout à la fois directeur et fondateur de grandes institutions (le Théâtre national populaire et le Festival d'Avignon), metteur en scène et comédien.

L'ensemble de ces lettres constitue un corpus inestimable pour comprendre la façon dont Jean Vilar, doté d'une rigueur implacable et d'un engagement sans failles envers son art, a fondé le Festival d'Avignon, impulsé la décentralisation théâtrale et défendu, coûte que coûte, les auteurs dramatiques de son époque.

Le texte se découpe en quatre grandes parties, suivant l'évolution chronologique du parcours professionnel et artistique de Jean Vilar.

La première partie concerne son arrivée au Théâtre de Poche et ses débuts dans le milieu.

La deuxième partie fait état de la façon dont Jean Vilar assure la direction du Festival, tant d'un point de vue administratif qu'artistique. S'il monte systématiquement des classiques, Vilar cherche avec ferveur des auteurs vivants et bien que l'accueil des pièces contemporaines soit mitigé, il met un point d'honneur à ce que la programmation du Festival reflète l'éclectisme et la pluralité des théâtres de son époque. Il est nommé directeur du Théâtre National Populaire en 1951.

La troisième partie atteste la lourde tâche qui incombe à Jean Vilar quand il reprend la direction du TNP alors qu'il se retrouve sans soutien amical et artistique (tous ses maîtres meurent, Copeau, Dullin, Jouvet) et que l'immensité de la scène rebute de nombreux auteurs contemporains, tels que Cocteau. Ses lettres attestent la persévérance et l'acharnement avec lesquelles Jean Vilar cherche à monter des pièces contemporaines.

Dans la dernière partie, le lecteur apprend que Jean Vilar quitte le TNP sans prévenir personne, sans expliquer les raisons de son départ à qui que ce soit ; excepté à Malraux, dans une lettre qu'il écrit mais n'envoie pas.

**Violaine Vielmas, directrice de publication (depuis 2019), est doctorante au CÉRÉdi de Rouen. Sa thèse porte sur la dimension littéraire, artistique et autobiographique de la correspondance de Jean Vilar. Elle a rassemblé ces lettres, éparpillées dans différents fonds d'archives et pour la plupart inédites, afin de les regrouper pour la première fois dans un livre qui donne accès à une image plus complexe de Jean Vilar, moins linéaire et lisse que celle du mythe.**

## Auteurs

Nathalie Jungerman . Rédactrice en chef . ingénierie éditoriale  
(indépendante)  
Corinne Amar, Élisabeth Miso, Gaëlle Obiégly  
FloriLettres : ISSN 1777-563

## Éditeur Directeur de la publication

Fondation d'Entreprise La Poste  
CP B 707  
75757 Paris Cedex 15  
Tél : 07 84 37 16 77  
fondation.laposte@laposte.fr

[www.fondationlaposte.org/](http://www.fondationlaposte.org/)

Pour être informé du prochain numéro de Florilettres :

S'ABONNER À FLORILETTRES

